

# LE TRÔNE DE MARIGNAN : L'ART DE L'ILLUSION

*Anonyme (Ghostwritten)*



# **Le Trône de Marignan : L'Art de l'Illusion**

*Par Anonyme (Ghostwritten)*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Aube des Cendres	4
Chapitre 2 : Le Premier Fard	8
Chapitre 3 : L'Écho des Salons	13
Chapitre 4 : La Rhétorique du Vide	18
Chapitre 5 : L'Échiquier de Verre	23
Chapitre 6 : Le Sacre des Miroirs	28
Chapitre 7 : Les Dorures du Silence	33
Chapitre 8 : L'Ombre de l'Imposteur	38
Chapitre 9 : Le Sacrifice du Vrai	43
Chapitre 10 : La Fêlure de l'Émail	49
Chapitre 11 : L'Apothéose du Mirage	54
Chapitre 12 : Le Trône de Poussière	58
Chapitre 13 : L'Éternité du Mensonge	62

# Chapitre 1

## L'Aube des Cendres

### \*\*CHAPITRE I : L'AUBE DES CENDRES\*\*

Le passé est une lèpre. Il s'accroche à la peau, il suinte à travers les pores, il empeste la sueur de ceux qui n'ont rien et l'humilité de ceux qui n'espèrent plus. Pour devenir l'architecte de son propre destin, il faut d'abord être le fossoyeur de son histoire.

Je me tenais debout dans la pénombre de cette pièce exiguë qui avait servi de décor à mes vingt premières années. L'air y était saturé de l'odeur de la poussière ancienne et du suif bon marché. Dehors, le ciel de Marignan n'était encore qu'une traînée de gris fer, une promesse d'aube qui hésitait à naître. J'observais l'âtre, où une petite flamme, encore timide, commençait à lécher les premiers papiers que j'y avais jetés.

On ne naît pas grand, on le devient par le mensonge et l'acier. Mais pour que le mensonge soit parfait, il ne doit subsister aucune trace de la vérité.

Sur la table de bois brut, le dernier vestige de ce que j'avais été reposait sous mes yeux : un acte de naissance froissé, dont l'encre pâlie attestait que j'étais le fils d'un artisan sans relief et d'une femme dont le seul héritage avait été une mélancolie incurable. Je pris le papier entre mes doigts. La texture était sèche, à l'image de cette vie que je m'apprêtais à consumer.

C'était un geste d'une cruauté nécessaire. Je ne brûlais pas seulement des documents ; j'assassinais le souvenir de ceux qui m'avaient aimé.

Une pointe de douleur, aiguë et indésirable, me transperça la poitrine lorsque je saisis

un petit médaillon de cuivre. À l'intérieur, le portrait miniature de ma mère, peint avec la maladresse de ceux qui n'ont pas les moyens du talent. Elle avait ce regard soumis, cette douceur des vaincus qui m'avait toujours révolté autant qu'elle m'avait brisé le cœur. Elle croyait en la Providence. Quelle sottise. La Providence n'est que l'excuse des faibles pour justifier leur inertie.

Je caressai le métal froid une dernière fois. Le cuivre était oxydé, laissant une trace verdâtre sur mon pouce. C'était là l'essence même de la pauvreté : elle salit tout ce qu'elle touche.

— Pardonnez-moi, mère, murmurai-je d'une voix que je voulais souveraine mais qui trahit une légère fêlure. Mais votre fils ne peut pas s'asseoir à la table des rois s'il porte encore l'odeur de votre lessive.

Je lâchai le médaillon dans le brasier.

Le métal ne brûle pas, mais le feu le déforme, l'obscurcit, le rend méconnaissable. Je regardai le visage de ma mère se boursouffler sous la chaleur, s'effacer dans une danse de flammes orangées. Un sentiment de vertige m'envahit. Était-ce cela, la liberté ? Ce vide immense qui s'ouvrait en moi à mesure que les liens physiques avec mon origine s'évaporaient ?

Je poursuivis ma besogne avec une rigueur chirurgicale. Les lettres de mon père, écrites depuis les chantiers de la province, rejoignirent le bûcher. Ses conseils de probité, ses maximes sur l'honneur du travail bien fait... de la cendre. Tout cela n'était que des chaînes dorées — ou plutôt des chaînes de fer rouillé — destinées à maintenir les petits à leur place. L'honneur est un luxe de riche. Pour nous autres, il n'est qu'un obstacle.

Je jetai ensuite mes vieux vêtements. La laine bouillie, les chemises de lin grossier qui m'avaient irrité la peau pendant tant d'années. Je les regardai se tordre dans la

cheminée, comme des spectres tentant d'échapper à l'oubli.

À mesure que la chambre se vidait de mes reliques, elle semblait s'agrandir. Le silence devenait plus dense, plus aristocratique. Je ne possédais plus rien, et pourtant, pour la première fois, je me sentais propriétaire de l'univers. Le canevas était vierge.

Je m'approchai du miroir piqué de taches brunes qui pendait au mur. Mon reflet m'apparut, baigné par la lueur vacillante du feu. Mes traits étaient les mêmes, et pourtant, tout avait changé. Le regard n'était plus celui d'un jeune homme qui attend son tour, mais celui d'un prédateur qui a choisi sa proie.

Il me fallait maintenant sculpter le reste. Ma démarche devait perdre sa précipitation roturière pour adopter la lenteur calculée de ceux qui savent que le temps leur appartient. Ma voix devait s'alléger, perdre les accents traînants de mon quartier pour se draper dans la soie des salons de Marignan. Chaque geste, chaque silence, chaque inclinaison de tête serait désormais une pièce d'orfèvrerie.

L'illusion est un art total. Elle ne tolère aucune approximation. Si je devais prétendre être de sang bleu, il fallait que mon esprit soit convaincu que chaque goutte rouge coulant dans mes veines était une erreur de la nature en cours de correction.

Je ramassai une petite boîte en fer blanc que j'avais cachée sous une latte du plancher. À l'intérieur se trouvaient les outils de ma métamorphose : quelques pièces d'or dérobées avec une patience de fourmi, une bague sigillaire achetée à un receleur qui ne posait pas de questions, et une lettre de recommandation que j'avais moi-même calligraphiée, imitant avec une perfection effrayante l'écriture du vieux Duc de Valombre, mort l'hiver dernier sans héritier direct.

Je fixai la bague. Elle représentait un phénix renaissant de ses cendres. Cliché, sans doute, mais d'une efficacité redoutable sur les esprits faibles de la cour qui se nourrissent de symboles.

Le soleil commença enfin à poindre, filtrant à travers la fenêtre encrassée. Une lumière crue, sans pitié, qui révéla la nudité de la pièce. Il n'y avait plus rien. Les cendres dans la cheminée étaient froides, ou presque. Je m'en approchai et y plongeai les mains. La substance grise était douce, presque soyeuse. Je m'en barbouillai légèrement les tempes, un dernier baptême, avant de m'essuyer avec un mouchoir de fine batiste, le seul objet de valeur que j'avais déjà acquis.

Je quittai la pièce sans un regard en arrière. Chaque marche qui craquait sous mes pas me semblait être un adieu définitif. En bas, dans la rue, l'activité de la ville reprenait. Les marchands de lait, les porteurs d'eau, toute cette humanité laborieuse et bruyante que je méprisais désormais de toute la hauteur de mon ambition.

Je marchai vers le quartier des tailleurs. J'avais rendez-vous avec mon destin.

Le nom de ma famille s'était éteint dans l'âtre de cette chambre misérable. Je ne savais pas encore quel nom je porterais définitivement sur le Trône de Marignan, mais je savais une chose : le monde entier finirait par l'apprendre.

L'aube était là. Elle était grise, froide et impitoyable. Elle me ressemblait.

Je redressai mon col, ajustai mon port de tête et m'immergeai dans la foule, non plus comme un élément du troupeau, mais comme un loup revêtu d'une toison d'or. Le grand théâtre de l'illusion ouvrait ses portes, et j'avais l'intention de jouer le rôle principal jusqu'à ce que le rideau tombe sur un royaume à mes pieds.

Que les cendres reposent en paix. Le feu, lui, ne faisait que commencer.

# Chapitre 2

## Le Premier Fard

**\*\*CHAPITRE : LE PREMIER FARD\*\***

La boutique de Maître Valerius ne sentait pas la sueur de la rue, ni le relent de chou bouilli qui imprégnait les murs de mon ancienne vie. Elle sentait le cèdre, la lavande séchée et cette odeur sèche, presque métallique, des tissus que l'on n'a jamais portés. C'était l'odeur de l'argent qui ne demande pas pardon.

Je franchis le seuil, et le carillon argenté annonça mon entrée comme un glas pour le misérable que j'avais été une heure plus tôt.

Valerius était un homme dont l'œil était une lame de rasoir. Il ne regardait pas votre visage ; il mesurait la cambrure de votre échine et l'épaisseur de votre bourse. Je n'avais pas encore la seconde, mais je possédais la première. Je me tins droit, non pas de cette droiture raide des soldats, mais avec cette nonchalance étudiée, ce léger balancement des hanches qui suggère que le sol vous appartient par droit de naissance.

— Je souhaite une garde-robe pour un retour d'exil, dis-je, ma voix posée dans les graves, dépouillée de toute trace de l'accent traînard des faubourgs. Quelque chose qui murmure la fortune plutôt que de la crier.

L'art de l'illusion commence par le silence. Le vrai riche ne cherche pas à éblouir ; il est l'éclat.

Pendant des heures, je fus une poupée de cire entre ses mains. Il m'enveloppa de

soies lyonnaises, de velours profonds comme des nuits sans lune, de dentelles si fines qu'elles semblaient tissées par des araignées sous influence. Chaque épingle qu'il plantait était une leçon. Je sentais le contact glacé de la soie contre ma peau encore marquée par la rudesse du lin grossier. C'était une agression. Une délicieuse torture. Pour devenir ce que je devais être, il me fallait d'abord oublier la sensation même de mon propre corps.

— Le port de tête, Monsieur, murmura Valerius en ajustant un col de satin blanc. Il doit dire : « Je vous vois, mais je ne vous regarde pas. »

Je fixai mon reflet dans le miroir de plain-pied. L'homme qui me faisait face m'était étranger. Il avait mon visage, mais ses yeux étaient devenus des bijoux froids. Le premier fard n'était pas de la poudre de riz ; c'était ce vêtement qui sculptait une stature là où il n'y avait que du vide. Je découvris que le luxe est une armure. Sous le brocart de soie pourpre, mon cœur battait toujours, mais il battait avec une cadence nouvelle, celle des prédateurs.

Cependant, l'habit n'est que la moitié de la ruse. L'autre moitié est une grammaire.

Je passai les jours suivants à observer. Marignan était une volière où chaque oiseau avait un chant spécifique. Je m'installai aux terrasses des cafés les plus chics de la ville haute, commandant des vins que je ne savais pas encore déguster, mais dont je savais prononcer le nom avec une pointe de dédain. J'appris l'inclinaison exacte du chapeau pour saluer une baronne sans paraître servile. J'appris le maniement de l'éventail — non pas pour le vent, mais pour le secret — et l'art de laisser un silence s'étirer juste assez longtemps pour que l'interlocuteur se sente obligé de le combler par une confidence.

Chaque soir, dans ma nouvelle chambre — payée avec les derniers bijoux volés à mon propre passé — je m'exerçais devant la glace. Je m'apprenais à sourire sans que mes yeux ne participent à la fête. C'est là que réside le pouvoir : dans cette

déconnexion entre l'âme et le masque.

Ma première proie se nommait le Baron de Vassy.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au visage bouffi par l'ennui et le vin de Malvoisie. Il appartenait à cette vieille noblesse qui n'avait plus de sang dans les veines, seulement des titres jaunis. Il était le levier idéal. Il avait besoin de nouveauté, de mystère, de quelque chose qui ranime la flamme de sa vanité mourante.

Je le croisai au Cercle des Arpèges, un club de jeu où l'on perdait des terres sur un coup de dé. Je ne jouai pas. Je me tins à l'écart, une coupe de champagne à la main, observant la scène avec une expression de lassitude infinie.

— Vous semblez peu impressionné par les mises, Monsieur... ? lança-t-il, piqué au vif par mon indifférence.

Je tournai lentement la tête vers lui. Je laissai s'écouler trois secondes. Un battement de cœur. Deux. Trois.

— Le risque n'a de saveur que lorsqu'on peut tout perdre, Monsieur le Baron, répondis-je d'une voix feutrée. Ici, je ne vois que des hommes qui s'ennuient avec leur surplus.

C'était l'hameçon. Je lui offrais ce qu'il n'avait plus : du relief.

— Vous êtes nouveau à Marignan, continua-t-il, s'approchant, attiré par le parfum de l'inconnu. Votre nom m'échappe.

— Il est normal qu'il vous échappe. Il a été banni des lèvres honnêtes pendant trop longtemps. Appelez-moi simplement le Chevalier de Valmont.

Le nom sonnait comme une lame sortant du fourreau. Il n'existait pas, mais dans cette atmosphère de vapeurs d'alcool et de bougies vacillantes, il devint une vérité absolue.

Pendant une heure, je tissai ma toile. Je ne lui racontai rien, mais je lui suggérai tout. Un exil dans les colonies, une fortune reconquise à la pointe de l'épée, une haine tenace pour les parvenus de la cour actuelle. Je flattai son ego en lui demandant conseil sur des futilités — le choix d'un sellier, la réputation d'un opéra — car rien ne lie plus sûrement un homme à vous que le sentiment de sa propre supériorité.

À la fin de la soirée, il me tenait le bras comme si j'étais son plus vieil ami.

— Mon cher Chevalier, vous devez absolument venir à la réception de la Comtesse de Mortemart demain soir. Le Tout-Marignan y sera. Vous y serez ma découverte.

Je souris intérieurement. Le loup venait d'être invité dans la bergerie par le gardien lui-même.

— Si vous y tenez, Baron. Mais je crains de trouver la société de Marignan bien fade après les orages que j'ai traversés.

— Raison de plus ! Nous avons besoin d'un peu de foudre.

Je le quittai sur une révérence parfaite, celle que j'avais répétée jusqu'au sang pendant trois nuits. En sortant dans l'air frais de la nuit, je sentis le poids du fard sur mon visage. Pas la poudre, non, mais le poids de ce nouveau "Moi". C'était épuisant. Chaque muscle de mon corps réclamait de se relâcher, de redevenir ce gamin affamé qui courait dans les ruisseaux.

Mais ce gamin était mort dans l'âtre, parmi les cendres.

Je regardai mes mains gantées de peau de Suède. Elles étaient propres. Elles étaient

nobles. Elles étaient l'instrument de ma vengeance et de mon ascension.

Le premier fard était posé. Il ne restait plus qu'à peindre le reste du tableau, touche après touche, mensonge après mensonge, jusqu'à ce que la réalité n'ait d'autre choix que de se plier à mon illusion.

Demain, Marignan verrait une étoile monter. Ils ne sauraient pas qu'il s'agissait d'un incendie avant qu'il ne soit trop tard pour l'éteindre. J'éprouvai une pointe de mélancolie pour ces gens, ces ombres dorées que j'allais dévorer. Ils étaient si sûrs de leur monde. Ils ne savaient pas que le théâtre avait changé de propriétaire.

Le rideau s'était levé. Et j'aimais déjà mon rôle.

# Chapitre 3

## L'Écho des Salons

Voici le chapitre \*\*« L'Écho des Salons »\*\*, tel que dicté par l'âme de votre protagoniste.

\*\*\*

### CHAPITRE : L'ÉCHO DES SALONS

On ne conquiert pas une ville par les remparts ; on la conquiert par ses oreilles.

Marignan est une bête aux mille bouches, une créature de marbre et de dorures qui se nourrit de scandales et s'abreuve de mystères. Pour l'affamer, il suffit de se taire. Pour la dompter, il faut savoir murmurer.

Ma première semaine dans le monde fut une leçon de géométrie sociale. Je ne me suis pas montré. Pas encore. L'absence est une arme bien plus tranchante que la présence la plus éclatante. J'ai passé mes journées cloîtré dans l'appartement de la rue des Augustins, à parfaire ce personnage de noble exilé, de revenant des colonies dont on s'arrachait déjà les bribes d'histoire avant même d'avoir vu son visage. J'avais payé des valets, corrompu des cochers et glissé des bourses dans les mains de lingères bavardes. La graine était semée : « Un homme d'une fortune colossale », « Le fils caché d'un duc », « Un aventurier balaféré par le destin ».

Chaque mensonge était une brique. Et je bâtissais mon château dans l'air vicié des boudoirs.

Le soir où je décidai enfin de franchir le seuil du salon de la baronne de Val-Noble, l'air était chargé d'une électricité lourde. Ce n'était pas la peur qui me nouait l'estomac — la peur est un luxe de ceux qui ont quelque chose à perdre. C'était une tension froide, une sorte de transe lucide. Sous mon habit de soie noire, brodé de jais, mon corps se souvenait de la morsure du froid sur les quais. Mes bottes de cuir fin, si souples qu'elles semblaient une seconde peau, foulaient des tapis dont le prix aurait nourri mon ancien quartier pendant un siècle.

Le contraste me donnait la nausée, mais il était mon moteur.

— Monsieur le Chevalier de Saint-Amand, annonça le laquais d'une voix de stentor.

Le silence ne tomba pas brusquement ; il glissa, telle une traîne de satin, sur la conversation. Les éventails se figèrent. Les têtes pivotèrent avec cette lenteur affectée qui caractérise les prédateurs en dentelles.

Je n'ai pas baissé les yeux. Un noble ne regarde pas, il contemple. Je balayai la salle d'un regard souverain, empreint d'un ennui que j'avais mis des jours à parfaire devant mon miroir. C'était l'ennui de celui qui a tout vu, tout possédé, et que plus rien n'étonne. En vérité, mon cœur battait comme celui d'un rat acculé, mais derrière le masque de fard et de dédain, personne ne pouvait lire le gamin des ruisseaux.

— Vous arrivez tard, Chevalier, fit une voix aigre-douce.

C'était la baronne. Une femme dont le visage, pétrifié par les cosmétiques, ressemblait à un masque funéraire richement décoré. Elle m'observait comme une pièce de monnaie rare qu'elle s'apprêtait à peser.

— Le temps est une notion très relative lorsqu'on revient de contrées où le soleil refuse de se coucher, Madame, répondis-je d'un ton monocorde, presque las.

Je ne lui baisai pas la main. Je m'inclinai à peine, juste assez pour ne pas être insultant, mais pas assez pour être soumis. Le secret de l'ascension, c'est de se faire attendre par ceux qui croient que tout leur est dû.

— On dit que vous avez connu les cours d'Orient, murmura un jeune marquis au visage poudré, l'œil brillant d'une curiosité malsaine. On dit que vous y avez perdu une partie de votre âme... et gagné un trésor.

Je lui adressai un sourire qui ne monta pas jusqu'à mes yeux. Un sourire de carnassier.  
— On dit beaucoup de choses à Marignan, Monsieur. La plupart sont des fables inventées par ceux dont la vie est trop vide pour être racontée. Quant à mon trésor, il réside ici.

Je tapotai ma tempe.

— Dans ce que je sais de vous tous, et que vous ignorez de moi-même.

Un frisson parcourut l'assemblée. L'insulte était voilée, l'arrogance était sublime. J'étais, en un instant, devenu l'homme le plus intéressant de la pièce. Non pas par mes mérites, mais par le vide que je laissais autour de mes origines. Le mystère est le plus puissant des aphrodisiaques pour ces gens qui s'ennuient à mourir dans leur propre sang bleu.

Je circulais parmi eux comme un spectre doré. J'écoutais les murmures dans mon sillage.

\*« Avez-vous vu ses mains ? Trop soignées pour un aventurier. »\*

\*« On dit qu'il a tué un homme en duel à l'aube, juste pour une question de préséance. »\*

\*« Regardez sa posture... il y a du sang royal là-dessous, j'en jurerais. »\*

Chaque rumeur était une victoire. Ils ne se rendaient pas compte qu'ils étaient les architectes de ma propre légende. Ils brodaient sur le canevas vierge que je leur

tendais. J'éprouvais pour eux un mépris souverain, une pitié cynique. Ils étaient si fiers de leur lignée, si ancrés dans leurs arbres généalogiques, qu'ils ne pouvaient concevoir qu'un enfant du néant puisse, par la seule force de sa volonté et de son artifice, s'asseoir à leur table.

Mais sous le masque, la plaie restait vive. À chaque fois qu'un laquais me frôlait, je manquais de tressaillir. Le souvenir de la faim, cette douleur sourde qui vous tord les entrailles, n'était jamais loin. L'odeur des bougies de cire d'abeille et des parfums capiteux m'étouffait parfois, me rappelant la puanteur des charognes dans les impasses.

Je m'arrêtai près d'une fenêtre donnant sur les jardins sombres. Mon reflet dans la vitre me surprit. Qui était cet homme ? Ce noble aux traits fins, à la mise impeccable ? Ce n'était plus moi. C'était une œuvre d'art, une illusion de marbre. Le "Moi" authentique était resté dans cette ruelle, le jour où j'avais décidé que le monde me paierait chaque goutte de sueur et chaque larme de ma mère.

Une jeune femme s'approcha. Elle s'appelait Éléonore de Marignan. Le nom même du trône que je visais. Elle avait des yeux clairs, d'une intelligence dangereuse, qui semblaient vouloir percer mon armure de soie.

— Vous ne ressemblez pas aux autres, Chevalier, dit-elle d'une voix basse. Vous avez le regard de ceux qui ont vu l'incendie de près.

Je soutins son regard. Pour la première fois de la soirée, la sincérité faillit me trahir.

— L'incendie ne se contente pas d'être vu, Mademoiselle. Il vous change. Il brûle tout ce qui est inutile pour ne laisser que ce qui peut survivre aux flammes.

— Et que reste-t-il de vous, après le feu ?

Je m'approchai d'elle, assez près pour qu'elle sente le froid qui émanait de moi malgré

la chaleur du salon.

— Il reste ce que vous voyez. Une illusion assez solide pour qu'on puisse s'y briser.

Elle sourit, et je sus que j'avais trouvé ma première alliée — ou ma plus dangereuse ennemie. À Marignan, la différence est mince.

En quittant le salon deux heures plus tard, je ne me retournai pas. L'écho de mon nom résonnait déjà contre les murs de soie. Demain, toute la ville saurait que le Chevalier de Saint-Amand était l'énigme qu'il fallait résoudre.

J'étais monté dans mon carrosse, et une fois les portes closes, je laissai enfin mes épaules s'affaisser. La sueur glaçait mon dos. Mes mains, ces mains gantées de peau de Suède, tremblaient légèrement. Le rôle était épuisant. Mais le théâtre était à moi.

L'illusion était parfaite. Le tableau était peint. Maintenant, il ne me restait plus qu'à attendre que l'incendie que j'avais promis commence à dévorer les dorures.

Marignan pensait m'accueillir. Elle ne savait pas qu'elle venait d'ouvrir ses portes à son propre fossoyeur. Et, étrangement, dans le silence de la nuit, je me sentis enfin chez moi. Au milieu du mensonge, j'avais trouvé ma seule vérité : le pouvoir.

# Chapitre 4

## La Rhétorique du Vide

### \*\*CHAPITRE : LA RHÉTORIQUE DU VIDE\*\*

Le soleil de Marignan se levait sur mes ambitions avec une insolence dorée. À travers les vitraux de mon hôtel particulier — un vestige de noblesse déchue que j'avais racheté avec de l'argent dont l'odeur aurait fait s'évanouir une dévote — la lumière découpait des formes géométriques sur le parquet de chêne.

J'observais mes mains. Elles ne tremblaient plus. La nuit avait agi comme un fixateur sur le portrait que j'avais commencé à peindre de moi-même. Le Chevalier de Saint-Amand n'était plus une invention ; il était devenu une réalité par la simple force de la perception d'autrui. À Marignan, comme dans toutes les cours où l'ennui est une maladie mortelle, l'existence n'est pas un fait biologique, c'est un consensus social.

Ce matin-là, j'appris ma première grande leçon : pour régner sur les hommes, il ne faut pas leur donner de la substance, il faut leur offrir un miroir. Il faut maîtriser la rhétorique du vide.

Le vide n'est pas le néant. Le néant est une absence, une maladresse, un oubli. Le vide, lui, est une architecture. C'est un espace délimité par des mots soigneusement choisis pour ne rien dire, mais dont la résonance suggère des profondeurs abyssales. C'est l'art de la ponctuation dans une phrase qui n'a pas de sujet.

Mon premier test fut le déjeuner chez la baronne de Tersac. La baronne était une femme dont l'intelligence consistait à savoir qui était en disgrâce avant même que

l'intéressé ne le sache. Elle m'attendait au milieu de ses orchidées, l'œil vif, prête à disséquer l'énigme Saint-Amand.

— Chevalier, commença-t-elle en me tendant une tasse de porcelaine si fine qu'on y voyait le jour au travers, la ville ne parle que de vous. On vous prête des origines lointaines, des fortunes coloniales, et peut-être même quelques secrets d'alcôve avec la couronne. Qu'en est-il vraiment ?

Elle avait posé le piège. Une question directe, brutale sous ses airs de soie. Si je mentais avec précision, elle trouverait la faille. Si je disais la vérité, je redevais un homme ordinaire.

Je marquai un silence. Un silence de trois secondes exactement. Un silence qui ne trahissait aucune gêne, mais une sorte de mélancolie polie. Je posai ma tasse sans faire de bruit.

— Baronne, dis-je d'une voix basse, presque une confidence, le monde aime à broder là où il ne voit que de la toile blanche. La vérité est souvent moins charmante que les ombres que l'on projette sur elle. Ne trouvez-vous pas que la curiosité est le plus bel hommage que l'on puisse rendre à l'insignifiance ?

Je n'avais rien dit. J'avais simplement retourné sa question contre elle en l'enveloppant d'un voile de mystère métaphysique. Elle cligna des yeux, décontenancée. Elle cherchait le sens caché dans mes paroles, et ne trouvant rien, elle décida que ce rien était trop profond pour elle.

— Vous êtes un philosophe, murmura-t-elle, fascinée. Ou un grand coupable.

— L'un n'empêche pas l'autre, conclus-je avec un sourire qui ne montrait pas mes dents.

C'était cela, la rhétorique du vide. Ne jamais répondre, mais toujours faire écho. Laisser l'interlocuteur remplir le silence avec ses propres fantasmes. Les gens ont une peur panique du silence ; ils se précipitent pour le combler avec leurs propres certitudes. Il suffit de leur laisser la place.

Pourtant, au fond de moi, ce jeu me laissait un goût de cendre. Il y a une immense solitude à n'être qu'un écho. En marchant dans les jardins après le déjeuner, je sentais le poids de mon armure d'artifice. Chaque mot que je prononçais était une pierre ajoutée au mur qui me séparait du reste de l'humanité. J'étais devenu un orfèvre de l'absence.

On me présentait des diplomates, des courtisanes, des banquiers. À chacun, je servais la même soupe de vacuité ciselée.

— Que pensez-vous de la nouvelle taxe sur le sel, Chevalier ?

— Elle est le reflet d'une époque qui cherche à conserver ce qui est déjà corrompu.

— Et votre position sur le conflit des frontières ?

— Les cartes ne sont que les cicatrices de nos ambitions. Elles guérissent rarement sans laisser de traces.

Ils hochaient la tête, l'air pénétré. "Quelle vision !", murmuraient-ils. "Quelle hauteur de vue !". En réalité, je ne savais rien de la taxe sur le sel et je me moquais bien des frontières. Mais en refusant de prendre parti, je devenais l'arbitre suprême. En ne disant rien, j'étais celui qui savait tout mais qui jugeait indigne de s'abaisser au détail.

Le soir venu, dans l'intimité de mon cabinet, la sincérité revenait me hanter. Je me regardais dans la glace et je ne voyais qu'un contour. À force de parler sans rien dire, j'avais l'impression que mon âme s'étiolait, qu'elle devenait aussi vaporeuse que mes discours. C'est le prix de l'illusion : on finit par se perdre dans son propre décor.

Je me souvenais de ma vie d'avant, de la boue des bas-fonds, des cris sincères, de la faim qui n'avait pas besoin de rhétorique pour se faire comprendre. Là-bas, les mots servaient à survivre. Ici, ils servaient à tuer le temps ou à masquer le crime. Il y avait une sorte de tragédie aristocratique dans cette maîtrise du vide. On possède le monde, mais on n'a plus rien à lui dire.

J'écrivis dans mon journal, cette seule oasis de vérité : \*« Aujourd'hui, j'ai conquis dix salons sans avancer un seul pion. Ils m'admirent pour ce qu'ils croient que je cache, ignorant que je ne cache que le fait qu'il n'y a rien à cacher. Je suis un temple vide dont ils adorent les murs. »\*

Mais le pouvoir est une drogue qui se nourrit de sa propre inanité. Le lendemain, je retournai à la charge. Je me rendis au bal de l'Opéra, le visage protégé par un loup de velours noir, mais c'était mon langage qui était mon véritable masque.

Là, je rencontrai le Duc de Malfosse, l'homme le plus puissant de Marignan après le Roi. Il me fixa de son regard d'acier.

— On dit de vous, Saint-Amand, que vous êtes soit un génie, soit un escroc.

— La différence entre les deux, Monseigneur, n'est qu'une question de succès.

Il rit, un rire sec comme un coup de fouet.

— Et qu'espérez-vous trouver ici ?

— Ce que tout le monde cherche, dis-je en balayant la salle d'un geste de la main. Un peu d'éternité dans un verre de champagne.

Il se tut, impressionné malgré lui. J'avais encore frappé dans le mille. Le vide avait encore gagné.

En rentrant chez moi, au petit matin, je m'arrêtai sur le pont qui enjambait la rivière de Marignan. Les eaux sombres coulaient sans bruit. C'était cela, la véritable éloquence. La force brute qui n'a pas besoin d'explication.

Je me sentais épuisé, mais souverain. J'avais compris que les hommes ne suivent pas ceux qui les éclairent, mais ceux qui les fascinent par leur obscurité. Le trône de Marignan n'était pas fait de marbre ou d'or, il était fait de cette capacité à incarner le mystère absolu.

Je n'étais plus un homme. J'étais une énigme en marche. Et dans le silence de ma chambre, alors que je retirais mes gants de Suède, je sus que la partie était gagnée. Car à Marignan, celui qui possède le silence possède tout le reste.

Mon cœur, pourtant, battait sourdement dans ma poitrine, comme un prisonnier frappant contre les murs de sa cellule. Il me rappelait que derrière la rhétorique, derrière le vide superbe et l'arrogance du verbe, il restait un homme qui, un jour, aurait peut-être besoin de dire quelque chose de vrai. Mais pas encore. Pas ici.

L'incendie que j'avais promis commençait à dévorer les dorures, et je m'échauffais à sa lumière, seul, magnifique et parfaitement vide.

# Chapitre 5

## L'Échiquier de Verre

### \*\*CHAPITRE : L'ÉCHIQUIER DE VERRE\*\*

Le matin à Marignan n'est jamais une aurore ; c'est une sommation. La lumière, froide et tranchante comme un couperet de guillotine, s'insinue par les hautes fenêtres, déshabillant les dorures fatiguées et révélant la poussière qui danse dans l'air immobile. Ce matin-là, en ouvrant les yeux, je sentis le poids de ma propre légende m'écraser la poitrine. J'avais promis un incendie, et la fumée commençait à piquer les yeux de la cour. Mais pour que le brasier dévore tout sur son passage, il lui fallait du combustible. Il lui fallait de l'or. Et de l'acier.

Je me levai, le corps ankylosé par une nuit de veille solitaire. Devant le miroir de Psyché, je contemplai ce visage qui n'était plus tout à fait le mien. Les cernes marquaient une lassitude aristocratique, une élégance du désastre. Je boutonnai ma redingote de soie sombre avec une lenteur cérémonielle. Chaque geste était une pièce posée sur l'échiquier. Un échiquier de verre, translucide et fragile, où le moindre faux pas ne se contenterait pas de me faire perdre la partie, mais me briserait en mille éclats sanglants.

— Monsieur a reçu les dépêches de la nuit, murmura mon valet, un homme dont le silence était la seule vertu.

Je ne répondis pas. Je pris les enveloppes cachetées de cire pourpre. Les créanciers. Les généraux. Les vautours de la diplomatie. Ils attendaient de voir si le nouveau maître de Marignan était un géant ou un mirage. Ils ignoraient que j'étais les deux à la fois.

Le salon des Ambassadeurs avait été préparé selon mes instructions. J'avais fait disposer sur les tables des coffres de chêne massif, renforcés de ferraille, que j'avais fait remplir de plomb la veille, ne laissant affleurer à la surface qu'une mince couche de louis d'or et de bijoux de pacotille, dont l'éclat, sous les lustres de cristal, suffisait à aveugler les cupides. L'illusion de la richesse est une force bien plus maniable que la richesse elle-même. L'or pèse, il encombre, il se compte. L'illusion, elle, n'a pas de limites.

Lorsqu'ils entrèrent, le banquier Vaudreuil et le général d'Hautpoul, je ne me levai pas. Je restai assis dans l'ombre, une main négligemment posée sur un dossier de cuir dont ils ne devaient jamais connaître le vide.

— Messieurs, dis-je d'une voix que j'espérais aussi froide qu'un caveau, vous semblez inquiets. C'est une émotion roturière que je ne saurais trop vous conseiller de dissimuler.

Vaudreuil, dont le ventre bedonnant tendait les coutures de son habit, s'essuya le front avec un mouchoir de dentelle.

— Monseigneur, les rumeurs... on dit que les caisses de Marignan sont...

— Vides ? achevai-je avec un sourire qui ne monta pas jusqu'à mes yeux. Les rumeurs sont les distractions des imbéciles. Regardez ces coffres, Vaudreuil. Ils contiennent de quoi acheter la loyauté de la moitié de l'Europe. Mais je ne cherche pas à acheter des mercenaires. Je cherche des partenaires qui ont assez de panache pour parier sur l'avenir.

Je fis signe à mon valet de soulever un couvercle. L'éclat fut immédiat. Un scintillement jaune, brutal, obscène. Vaudreuil retint son souffle. Le général d'Hautpoul, lui, ne regardait pas l'or. Il regardait les cartes étalées devant moi.

— Ce n'est pas l'or qui gagne les guerres, Monseigneur, grogna le vieux soldat. Ce sont les hommes. Et les hommes ont besoin de manger.

— Les hommes ont surtout besoin de croire, Général. Ils meurent pour un drapeau, pour un mot, pour une chimère. Donnez-moi trois régiments, et je vous donnerai une province. Refusez-moi votre soutien, et vous resterez un vieux lion édenté dans une cour de chiens galeux.

L'arrogance est une arme de précision. Si l'on en use trop peu, on passe pour un faible ; si l'on en abuse, pour un fou. Il faut se tenir sur la crête. Je sentais mon cœur, ce "prisonnier" dont je parlais sans cesse, cogner avec une violence effrayante. Si l'un d'eux s'approchait de trop près, s'il plongeait la main dans le coffre pour en extraire une poignée de plomb, tout s'écroulait. Ma vie, mes ambitions, le trône lui-même.

Mais l'aristocratie du geste possède une vertu hypnotique. Ils étaient fascinés par mon calme, par cette certitude absolue que je dégageais. Je leur offrais ce qu'ils désiraient le plus : un maître.

— Je vous offre dix millions de lignes de crédit, finit par lâcher Vaudreuil, sa voix tremblante d'une avidité nouvelle. À un taux de...

— Au taux que je fixerai, le coupai-je. Ne marchandez pas avec moi, monsieur. Vous n'êtes pas à la foire. Vous êtes à Marignan. Vous ne prêtez pas à un homme, vous investissez dans une ère.

Il baissa les yeux. C'était fait. Le premier pion avait bougé. L'illusion de la fortune venait de créer une fortune réelle. Avec ces crédits, j'achèterais les fusils, je paierais les soldes de retard, je ferais de cette mascarade une réalité sanglante et indiscutable.

D'Hautpoul s'inclina à son tour.

— Mes régiments sont à vous. Pour l'instant.

— "Pour l'instant" est la seule durée qui m'intéresse, Général.

Lorsqu'ils sortirent, je restai seul dans le silence redevenu souverain de la pièce. La tension retomba d'un coup, me laissant une sensation de nausée. J'avais menti avec une perfection qui m'effrayait. Chaque parole avait été un coup de poignard dans le flanc de la vérité.

Je m'approchai de la fenêtre. En bas, dans la cour, les chevaux piaffaient, les gardes se redressaient au passage des visiteurs. La machine était lancée. Le mensonge était devenu une vérité politique. C'était cela, l'art de l'illusion : transformer le vide en force cinétique.

Pourtant, au fond de moi, une amertume persistait. Je gagnais, certes. Je bâtissais un empire sur des sables mouvants, mais je le bâtissais. Mais à quel prix ? Pour chaque victoire remportée par le masque, l'homme derrière s'effaçait un peu plus. Je devenais une statue de marbre froid, une effigie sans âme.

Je repensai à mon cœur de prisonnier. Il frappait moins fort, maintenant. Peut-être s'était-il épuisé. Peut-être commençait-il à comprendre que dans ce monde de verre, la sincérité était un éclat tranchant qui ne ferait que nous blesser tous les deux.

Je ramassai une pièce d'or tombée sur le tapis. Une vraie, celle-là. Je la fis rouler entre mes doigts. Elle était froide, sans vie. Elle n'avait de valeur que parce que nous avions tous convenu qu'elle en avait. Tout comme mon autorité. Tout comme Marignan.

Je me sentais d'une solitude absolue. Magnifique, certes, mais absolue. J'avais les financements, j'avais les épées. J'avais le silence. Mais alors que l'incendie promis commençait à lécher les fondations de l'ordre ancien, je ne pouvais m'empêcher de me demander : quand les flammes auront tout dévoré, que restera-t-il de moi, une fois que l'illusion n'aura plus rien à consumer ?

Je retournai à mon bureau, repris ma plume, et commençai à rédiger les ordres de mobilisation. Le jeu continuait. Sur l'échiquier de verre, je venais de sacrifier mon

honneur pour sauver mon trône. Et le pire, c'est que je ne le regrettais pas.

Car à Marignan, la seule tragédie n'est pas de perdre son âme, c'est de perdre la main.

Et ce matin, la main était mienne. Plus ferme que jamais. Plus vide que jamais.

# Chapitre 6

## Le Sacre des Miroirs

La lumière de Marignan n'est jamais franche. Elle filtre à travers des vitraux trop denses ou se répercute sur des marbres trop polis, arrivant à l'œil fatiguée, déjà déformée par l'ambition du lieu. Ce matin-là, elle semblait pourtant plus tranchante qu'à l'accoutumée. Elle ne réchauffait pas ; elle disséquait.

Le valet — un homme dont j'avais oublié le nom mais dont je connaissais chaque respiration nerveuse — fit glisser sur mes épaules le manteau de cérémonie. Le poids était absurde. De l'hermine, de la soie lourde chargée de fils d'or, une armure de tissus qui m'interdisait de courber l'échine. C'était là tout le génie de Marignan : on ne vous donne pas le pouvoir, on vous l'impose comme une camisole de luxe.

Je m'approchai du grand trumeau qui dominait mon cabinet. C'est ici que commença ce que j'appellerai mon « sacre ».

Dans le miroir, je ne vis pas l'homme qui, quelques heures plus tôt, faisait rouler une pièce de monnaie entre ses doigts avec l'angoisse d'un parieur de ruelle. Je ne vis pas celui qui doutait. Je vis une icône. Le visage était lisse, rendu hiératique par la pâleur de l'aube et la rigueur du col empesé. Mes yeux, pourtant brûlés par l'insomnie, paraissaient d'une clarté de cristal, d'une froideur de commandement.

L'illusion était parfaite. Elle était si aboutie qu'elle m'intimidait moi-même.

— Monsieur est prêt, murmura le valet derrière moi.

Il ne regardait pas mon visage. Il regardait mon reflet. C'est à cet instant précis que je

compris : l'homme que j'étais venait de mourir par suffocation sous le poids de l'image. Marignan n'exigeait pas que je sois un bon dirigeant, ni même un homme juste. Il exigeait que je sois un spectacle permanent.

Je sortis de mes appartements. Les couloirs étaient une haie d'honneur de silences respectueux et de courbettes calculées. Chaque pas que je faisais résonnait comme un arrêt de mort pour mon ancienne vie. Je marchais vers la Grande Galerie, là où le conseil et les émissaires étrangers m'attendaient. On m'avait dit que la foule s'était massée sous les balcons, une marée humaine avide de voir celui qui, par une seule signature, venait de briser les anciennes alliances pour rebâtir l'empire sur un tas de cendres et de promesses.

Je traversai la Galerie des Glaces. Des dizaines, des centaines de reflets de moi-même m'escortèrent. À gauche, à droite, devant, derrière. J'étais partout, multiplié à l'infini par l'art des verriers de Marignan. C'était une vision d'horreur et de gloire : un homme seul, perdu au milieu d'une armée de fantômes qui lui ressemblaient trait pour trait. Lequel était le vrai ? Celui qui tremblait intérieurement ou celui qui marchait d'un pas de conquérant dans le tain de la glace ?

Plus j'avancais, plus je sentais mon âme se détacher de mes muscles. Je devenais un automate de prestige.

Arrivé au seuil du grand balcon, le chancelier s'approcha de moi. Il avait ce sourire des hommes qui ont tout vu et qui ne croient plus en rien, pas même en Dieu, mais qui vénèrent l'étiquette.

— Le peuple attend son nouveau maître, monseigneur. Ou plutôt, il attend l'image qu'il s'est construite de vous. Ne le décevez pas. Soyez plus grand que nature. Soyez... intouchable.

Je ne répondis pas. Le mépris était ma seule défense. Un mépris souverain, aristocratique, qui englobait le chancelier, la foule, et moi-même.

Les portes s'ouvrirent. Le fracas de la lumière et de la clameur me frappa de plein fouet. Des milliers de voix s'élevèrent, un rugissement indistinct, une dévotion née de la peur et de l'espoir. Je m'avançai jusqu'à la balustrade de pierre.

D'ici, les gens ne sont que des taches de couleur, une texture mouvante. Ils ne voyaient pas mes cernes, ils ne voyaient pas la tache d'encre que j'avais sur l'index, souvenir de mes ordres de la veille. Ils voyaient la silhouette, l'hermine, l'or, la position. Ils voyaient la fonction.

Je levai la main. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que n'importe quel cri. C'était un silence de cathédrale, un silence de sacrifice. J'avais le monde à ma main, non pas parce que j'étais le plus sage, mais parce que j'étais le plus crédible dans mon mensonge. J'étais devenu la surface sur laquelle chacun venait projeter ses propres désirs de puissance ou ses propres besoins de soumission.

À cet instant, je ressentis une émotion d'une violence inouïe. Ce n'était pas de la joie. C'était une tristesse monumentale, une sorte de deuil de soi-même. Je me sentais comme un acteur qui, après avoir joué le rôle d'un roi pendant des années, finit par oublier son propre nom et ne sait plus quitter la scène une fois le rideau tombé.

Je leur parlai. Ma voix, amplifiée par l'architecture de la place, me parut étrangère. Elle était profonde, assurée, dénuée de toute hésitation humaine. Je leur promis la grandeur. Je leur promis l'ordre. Je leur vendis l'illusion que j'avais moi-même fini par acheter à un prix exorbitant.

« Citoyens de Marignan, l'histoire ne nous attend pas, elle nous appartient. »

Mensonge. L'histoire ne nous appartient jamais, nous ne sommes que ses concubines éphémères. Mais ils applaudirent. Le bruit fut tel que les vitres de la galerie derrière moi vibrèrent.

Je restai là, immobile, offrant mon profil aux graveurs et aux mémorialistes. Je savais que dès demain, mon visage serait frappé sur les pièces de monnaie, celles-là mêmes que je faisais rouler dans mes doigts quelques heures plus tôt. Je ne serais plus du métal froid ; je serais la valeur même.

Je retournai à l'intérieur, laissant la foule à son ivresse. Le chancelier me suivit, frottant ses mains sèches l'une contre l'autre.

— Parfait, murmura-t-il. Ils vous aiment.

— Non, rectifiai-je avec un cynisme qui me surprit. Ils aiment le miroir que je leur tends. Ils aiment se voir grands à travers mon arrogance.

Je me dirigeai vers mes appartements privés. J'avais besoin de retirer ce manteau. J'avais besoin de retrouver ma peau. Mais en entrant dans ma chambre, je me figeai devant le miroir.

L'illusion ne s'était pas dissipée.

Même seul, même sans public, je continuais à me tenir avec cette raideur de statue. Le masque n'était plus posé sur mon visage ; il avait fusionné avec mes os. Je cherchai dans mes yeux le reflet de l'homme qui, jadis, aimait le vent sur son visage ou le goût simple d'un vin de pays. Je ne trouvai qu'une ambition glaciale et le vide immense de ceux qui ont tout conquis, pour s'apercevoir que le sommet n'est qu'un désert d'altitude.

Je m'assois à mon bureau. La plume était là. Les rapports m'attendaient. La machine administrative, alimentée par mon nouveau prestige, tournait déjà à plein régime.

Je compris alors la tragédie de mon sacre. On croit monter sur un trône pour diriger le monde, mais on n'est que le premier serviteur de l'image qu'on a créée. Le Trône de Marignan n'était pas un siège de bois et de velours ; c'était une prison de verre où

chaque geste est scruté, chaque soupir interprété.

L'homme était mort. Vive le Symbole.

Je repris ma plume. La main était ferme, en effet. Mais alors que j'apposais mon sceau sur un nouveau décret, je me rendis compte que je ne sentais plus le contact du papier. Je ne sentais plus rien. J'étais devenu une idée. Et les idées n'ont pas de cœur, elles n'ont que des conséquences.

Dehors, le peuple chantait encore mon nom. Je souris amèrement. Ils célébraient leur propre captivité, tout comme je célébrais la mienne. Le jeu continuait, plus vaste, plus cruel. L'art de l'illusion avait atteint son apogée : j'avais réussi à tromper le monde entier, et pour couronner le tout, j'avais fini par me perdre dans mon propre décor.

Marignan brillait de tous ses feux. Et au centre de ce brasier de miroirs, je brûlais en silence, magnifique et absolument seul.

# Chapitre 7

## Les Dorures du Silence

**\*\*CHAPITRE : LES DORURES DU SILENCE\*\***

Le pouvoir n'est pas une foudre qui frappe au grand jour ; c'est une brume qui s'insinue dans les poumons, une humidité qui finit par faire pourrir les charpentes les plus solides sans que l'on entende jamais le craquement du bois.

Depuis que je m'étais confondu avec mon propre piédestal, j'avais compris une vérité fondamentale : un peuple qui admire est un peuple qui ne questionne pas. Mais l'admiration est une émotion volatile. Elle demande à être entretenue par un décorum sans faille et, surtout, par l'absence totale de dissonances. La vérité est une note fausse. Et dans l'opéra magnifique que j'orchestrais à Marignan, le silence était devenu ma plus précieuse dorure.

Il me fallut donc bâtir un rempart invisible. Non pas des murs de pierre — les murs de pierre se franchissent ou se brisent — mais un système de peur onctueuse, une surveillance qui portait des gants de chevreau et s'exprimait avec l'élégance d'un alexandrin.

J'appelais cela mon « Ministère des Évidences ». Officiellement, ce n'était qu'un cercle de poètes, d'historiographes et de décorateurs chargés de consigner la gloire du règne. Officieusement, c'était l'araignée tapie au centre de la toile de Marignan. Ils n'arrêtaient pas les corps ; ils étouffaient les récits.

Chaque soir, dans le secret de mon cabinet de travail, je recevais leurs rapports. Des dossiers reliés en maroquin rouge, aussi beaux que des livres de prières. J'y lisais les

rumeurs nées dans les salons, les doutes formulés à voix basse dans les alcôves, les pamphlets qui commençaient à circuler dans les faubourgs.

— « Le poète Valins se moque de l'éclat du Trône dans une ode satirique, Sire », me dit un jour mon chef de cabinet, un homme dont le visage n'était qu'un masque de courtoisie glacée.

— « Ne l'arrêtez pas », répondis-je sans lever les yeux de mes parchemins. « Achetez son imprimeur. Faites-lui proposer une pension royale pour écrire une épopée sur la Fondation de Marignan. S'il refuse, rappelez-lui discrètement que sa sœur attend une dot qui ne viendra jamais de la part d'un frère disgracié. »

C'était là ma méthode. La force brute est un aveu de faiblesse. Elle crée des martyrs. Or, les martyrs sont des symboles, et je ne pouvais tolérer d'autres symboles que le mien. Je préférais corrompre les âmes ou les paralyser par la perspective d'un ostracisme social si total qu'il équivalait à la mort. À Marignan, être banni du regard du Souverain, c'était cesser d'exister. On ne vous jetait pas au cachot ; on vous effaçait des conversations. Vous deveniez un fantôme vivant, errant dans des couloirs dorés où personne ne vous voyait plus.

Le silence s'installait ainsi, comme une neige épaisse.

J'avais fait installer des miroirs partout. Dans les galeries, dans les salles de bal, jusque dans les jardins. Les courtisans pensaient qu'il s'agissait d'une célébration de la lumière et de leur propre beauté. Ils ignoraient que chaque tain était conçu pour que l'on puisse observer l'inclinaison d'une tête, le tremblement d'une main, l'hésitation d'un regard. Ma surveillance était panoptique et esthétique. On ne craignait pas la police, on craignait la faute de goût, le mot de trop, l'éclat de vérité qui briserait le miroir.

Pourtant, au fond de moi, ce silence me dévorait.

Un soir, je descendis seul dans les jardins, loin de ma garde, pour sentir la fraîcheur de la nuit. Je m'assis sur un banc de marbre, dissimulé par des ifs taillés avec une précision chirurgicale. J'entendis alors deux jeunes nobles discuter de l'autre côté de la haie.

— « On dit que le Trône est maudit, chuchota l'un d'eux. Que le Roi ne dort plus. Qu'il n'est plus qu'un automate de cire. »

— « Tais-toi, pour l'amour du ciel, répondit l'autre. Les murs ont des oreilles, et les statues ont des yeux. »

Je sentis un pincement au cœur, une douleur aiguë et presque oubliée. Ils ne parlaient pas de moi comme d'un homme, mais comme d'une idole effrayante. J'avais réussi. J'avais créé un monde où la peur était si bien décorée qu'elle se confondait avec le respect. Mais dans ce monde, j'étais le Grand Inquisiteur de ma propre vie.

Je rentrai mes appartements, le pas lourd. En passant devant une grande glace, je m'arrêtai. Mon visage, magnifié par les bougies, était une œuvre d'art. Pas une ride, pas un aveu de fatigue. Mes cosmétiques étaient parfaits, mes bijoux étincelants. Mais derrière ce masque, je ne voyais que du vide. J'étais le gardien d'un musée dont j'étais la pièce principale, et je devais veiller à ce qu'aucun visiteur ne remarque que l'objet exposé était creux.

Pour maintenir l'illusion, je devais frapper un grand coup. Il me fallait un exemple, non pas de cruauté, mais de "justice poétique".

Il y avait un vieux philosophe, un nommé Arthes, qui persistait à écrire que « l'illusion est la gangrène de la souveraineté ». Il vivait modestement, inattaquable par l'argent, indifférent à la gloire. Il était le seul point de friction dans ma mécanique huilée.

Je le fis venir. Non pas dans une salle d'interrogatoire, mais dans mes appartements

privés, au sommet de la plus haute tour.

— « Arthes, lui dis-je, vous parlez de vérité. Mais regardez par cette fenêtre. Regardez la ville de Marignan. Elle brille. Les gens sont en paix. Ils mangent, ils dansent, ils croient en quelque chose de plus grand qu'eux. Pourquoi voulez-vous leur arracher ce voile ? »

— « Parce que le voile étouffe, Sire », répondit-il d'une voix calme, presque triste. « Un peuple qui vit dans le mensonge finit par oublier comment on respire. »

Je souris, d'un sourire qui ne toucha pas mes yeux.

— « Vous êtes un homme de principes. C'est admirable. Mais les principes sont des luxes de solitaires. Moi, je gère la multitude. »

Le lendemain, Arthes ne fut pas exécuté. On annonça qu'il avait été nommé « Conservateur de la Bibliothèque Royale ». Il reçut un appartement somptueux, une pension colossale et... l'interdiction formelle de publier quoi que ce soit qui n'ait pas été revu par mon comité. S'il refusait, ses disciples — de jeunes étudiants pleins d'espoir — seraient accusés de trahison et envoyés dans les mines du Nord.

Je l'avais emmuré dans de l'or. Je l'avais doré, lui aussi. Il devint l'un de mes ornements de cour, un vieillard silencieux qui errait dans la bibliothèque, le regard éteint, preuve vivante que même la vérité finit par se soumettre à l'esthétique du Trône.

C'est ainsi que je bâtis mon empire de silence. Chaque voix discordante était transformée en un chant à ma gloire, ou étouffée sous des monceaux de privilèges. La surveillance n'était plus une contrainte, elle était devenue l'air que l'on respirait.

Je me rassis à ma table, repris ma plume de cygne. Je signai un décret pour l'organisation d'une fête monumentale, la « Fête des Lumières », où des milliers de lanternes seraient lâchées dans le ciel pour masquer les étoiles.

Ma main tremblait légèrement, mais je l'ignorai. Je regardai le sceau de cire refroidir sur le papier. Le rouge était si vif, si parfait.

Dehors, le silence était magnifique. Une chape de plomb recouverte de feuilles d'or. J'étais le maître absolu d'un royaume de simulacres. J'avais gagné la guerre contre la réalité, mais en marchant sur le champ de bataille, je me rendis compte qu'il n'y avait plus personne à qui parler.

Je brûlais toujours au centre de mon brasier de miroirs. Le feu était splendide, mais il ne réchauffait plus rien. J'étais devenu l'architecte d'une prison dont j'étais, au final, le seul prisonnier à perpétuité. Car si le peuple ne pouvait plus dire la vérité, moi, je ne pouvais même plus la penser sans avoir peur de mon propre reflet.

Les dorures du silence avaient tout recouvert. Et sous l'or, il n'y avait plus que l'hiver.

# Chapitre 8

## L'Ombre de l'Imposteur

**\*\*CHAPITRE : L'OMBRE DE L'IMPOSTEUR\*\***

La dernière lanterne s'était éteinte. Je l'avais regardée sombrer dans le noir de la vallée, un point d'or agonisant dans un océan de goudron. La Fête des Lumières était terminée. Le peuple dormait, repu de merveilles artificielles, l'âme encore éblouie par les mensonges que j'avais fait danser au-dessus de leurs têtes. Ils rêvaient sans doute d'un futur radieux, d'un souverain providentiel, d'un Marignan éternel.

Moi, je ne dormais pas. Je n'appartenais plus au monde des songes, car j'étais devenu le songe lui-même.

Je me tenais debout dans ma chambre de parade, une pièce si vaste que les bougies ne parvenaient jamais à en mordre les angles. Je retirai mes gants de soie blanche, doigt après doigt, avec une lenteur cérémonielle. Sous le tissu, mes mains étaient pâles, presque translucides. Je les observai comme des objets curieux, des outils ayant servi à bâtir un empire de reflets, mais qui semblaient soudain n'appartenir à personne.

Je m'approchai du grand miroir de Venise, un monstre de verre encadré de nymphes dorées qui semblaient ricaner sous la lueur des flambeaux. C'était là que l'ennemi m'attendait. Toujours.

Le reflet qui me fit face était impeccable. Le port de tête était celui d'un conquérant, le regard d'un bleu d'acier, la mâchoire serrée par la discipline de vingt années de comédie. C'était l'image du Roi, le grand architecte de l'illusion, celui que Marignan vénérât. Mais en plongeant mes yeux dans les siens, je ne ressentis qu'un vertige de

néant.

Qui était cet homme ?

Je tendis la main pour toucher la surface froide du verre. Mes doigts rencontrèrent ceux du spectre. Nous étions séparés par une feuille de mercure, et pourtant, j'avais l'impression que c'était lui, le reflet, qui était réel, et moi qui n'étais que l'ombre projetée d'une volonté disparue.

« Parle-moi », murmurai-je.

Ma voix résonna, étrangère à mes oreilles. Une voix de théâtre, calibrée pour porter jusqu'au dernier rang de la foule, une voix qui avait appris à ne plus jamais trahir la moindre hésitation. Elle n'avait plus la texture de l'humain. Elle avait le poli du marbre.

Je me souvenais d'un temps, avant Marignan, avant le trône, où j'avais un nom qui ne pesait rien. Un nom qu'on prononçait avec tendresse ou avec colère, mais qui désignait un être de chair, de sang et d'erreurs. Aujourd'hui, ce nom n'était plus qu'une note de bas de page dans l'histoire que j'avais moi-même réécrite. Je l'avais tué, consciencieusement, pour laisser toute la place à l'Imposteur. L'imposture était devenue ma seule vérité, ma seule peau. Mais ce soir, la peau me semblait trop étroite. Ou peut-être était-elle trop vaste, et je m'y perdais comme un enfant dans l'armure de son père.

Une pensée cynique me traversa : j'avais si bien réussi mon œuvre que même Dieu ne me reconnaîtrait pas. J'avais dupé le destin. J'avais pris une couronne qui n'était pas la mienne, j'avais inventé des lignées, j'avais transformé une province poussiéreuse en un joyau étincelant par la seule force de ma mise en scène. Mais dans cette victoire absolue, j'avais commis l'erreur des grands alchimistes : en changeant le plomb en or, j'avais oublié que l'or ne respire pas.

Je m'assis lourdement dans un fauteuil de velours pourpre. La soie craqua sous mon poids. Je me sentais soudain d'une fatigue millénaire, une fatigue qui ne venait pas du corps, mais de l'effort constant de maintenir le monde en place par la simple tension de ma volonté. Si je relâchais mon attention un seul instant, si je cessais de croire à mon propre personnage, est-ce que les murs de Marignan s'effondreraient comme des décors de carton-pâte ? Est-ce que les courtisans s'évaporerait en un nuage de poussière ?

Le doute était un poison lent. Il s'insinuait sous ma cuirasse d'arrogance. Je me demandais si, quelque part sous les couches de brocard et les titres de noblesse, il restait une étincelle de ce que j'avais été. Je cherchai un souvenir authentique, un moment qui n'aurait pas été mis en scène.

Je revis un visage. Une femme. Ses yeux n'étaient pas éblouis par ma gloire, ils me regardaient avec une clarté effrayante. Elle m'avait dit, un jour : \*« Tu finiras par oublier le goût de l'eau à force de ne boire que des miroirs. »\* Je l'avais bannie, bien sûr. On ne garde pas de tels miroirs de vérité quand on veut régner sur l'illusion. Mais sa voix me hantait maintenant, dans le silence doré de ma prison.

Je ris, un rire sec qui se brisa contre les murs de la chambre.

Quelle ironie superbe. J'étais le maître d'un royaume où la vérité était un crime de lèse-majesté, et me voilà, le bourreau, suppliant pour une once de sincérité. J'avais bâti un univers où personne ne pouvait plus me contredire, où chaque mot que je prononçais devenait loi, où chaque désir était exaucé avant même d'être formulé. J'avais supprimé la friction. Et sans friction, il n'y a plus de sensation de vivre. Je glissais sur ma propre existence comme sur une patinoire de cristal, incapable de m'arrêter, incapable de m'ancrer.

Je me levai brusquement et attrapai un coupe-papier en argent sur ma table de travail.

Sa lame était effilée. Je pressai la pointe contre la paume de ma main. Je voulais voir. Je voulais savoir.

Une goutte de sang apparut. Une perle rubis, minuscule et parfaite.

Je la regardai avec une fascination presque érotique. C'était du sang. C'était chaud. C'était réel. Pendant quelques secondes, cette douleur minuscule fut la seule chose qui me rattachait à l'univers des vivants. Mais très vite, la pensée revint, glaciale et cynique : *\*Même ce sang est un effet de scène.\** Si quelqu'un entraît, il verrait le geste d'un souverain tragique, une pose de plus dans le grand livre de Marignan. Je ne pouvais même plus souffrir sans que cela ne ressemble à une performance.

Le sang coula le long de ma ligne de vie et tacha ma manchette de dentelle. Une souillure sur la perfection. Je devrais appeler un serviteur, faire changer le vêtement, inventer une excuse élégante. Le protocole reprendrait ses droits. L'illusion cicatriserait la plaie avant que l'âme n'ait eu le temps de s'en nourrir.

Je laissai tomber le coupe-papier. Il tinta sur le marbre avec un bruit de cloche funèbre.

Je retournai au miroir. L'Imposteur était toujours là, m'observant avec un mépris souverain. Il n'avait pas peur, lui. Il n'avait pas de doutes. Il était la créature parfaite que j'avais façonnée pour survivre, et il était en train de dévorer son créateur. Bientôt, il ne resterait plus rien de l'homme qui avait eu peur, de l'homme qui avait aimé, de l'homme qui avait hésité. Il ne resterait que cette idole d'or et de glace, trônant sur un royaume de fantômes.

L'hiver dont j'avais senti la morsure sous l'or n'était pas à l'extérieur. Il était ici, dans ma poitrine. Un hiver éternel, sans dégel possible, car pour fondre, il faudrait le soleil de la vérité, et ce soleil-là, je l'avais éteint de mes propres mains pour que mes lanternes brillent davantage.

Je redressai mes épaules. Je rajustai ma veste de soie. D'un geste machinal, j'essuyai la tache de sang sur le marbre avec un mouchoir que je jetai ensuite dans l'âtre, où il se consuma en un instant.

Le jour allait bientôt se lever. Il faudrait sortir, saluer la cour, sourire avec cette bienveillance distante qui faisait ma renommée, et donner des ordres pour la suite des festivités. Il faudrait continuer à être Lui.

Je m'approchai si près du miroir que mon souffle troubla la vitre.  
« Tu as gagné », murmurai-je à mon reflet.

L'Imposteur ne répondit pas. Il se contenta de sourire, de ce sourire magnifique et vide qui était désormais mon seul visage. Je m'éloignai du verre, et pour la première fois, je sentis que je ne marchais pas sur le sol, mais que je flottais dans le vide, porté par les fils invisibles d'une marionnette qui avait fini par croire qu'elle tenait elle-même les ficelles.

Dehors, le ciel blanchissait. Le monde de Marignan s'éveillait, prêt à être trompé de nouveau. Et moi, le grand illusionniste, je m'apprêtais à entrer en scène pour la représentation la plus difficile de ma vie : celle où je devais me convaincre, moi aussi, que j'existais encore.

Mais sous les dorures du silence, je savais la vérité. Le roi était mort, il y a bien longtemps. Il ne restait que le trône, et l'ombre immense qu'il projetait sur le néant.

# Chapitre 9

## Le Sacrifice du Vrai

**\*\*CHAPITRE : LE SACRIFICE DU VRAI\*\***

Le soleil de Marignan ne se lève pas ; il prend possession des lieux. À travers les hautes fenêtres de la galerie des Murmures, la lumière frappait le marbre avec une insolence toute royale, découpant des ombres si nettes qu'elles semblaient gravées au scalpel. J'ajustai les revers de mon justaucorps de soie noire, brodé d'un fil d'or si fin qu'il paraissait couler comme du venin sur ma poitrine.

Le poids de la couronne ne réside pas dans son or, mais dans le silence qu'elle impose. Ce matin-là, le silence était absolu. Il était l'écrin de ma métamorphose finale. Pour que l'illusion soit parfaite, pour que le Trône de Marignan ne tremble plus sous les assauts du doute, je devais arracher les dernières racines de celui que j'avais été. Le mensonge est un jardin que l'on n'arrose qu'avec le sang de ses propres souvenirs.

On frappa à la porte. Un bruit sec, familier. Un bruit qui appartenait à une autre vie.

« Entrez », ordonnai-je.

Ma voix me surprit. Elle était devenue cet instrument d'airain, dépourvu de la moindre hésitation plébéienne. Elle n'appelait plus, elle décrétait.

C'était elle. Elara.

Elle n'avait pas sa place ici, au milieu de ces dorures qui semblaient vouloir

l'étouffer. Elle portait encore la robe de laine grise de nos jours d'errance, cette étoffe qui sentait la pluie et le feu de bois, des odeurs que le protocole avait proscrites de mes narines depuis des mois. Son regard chercha le mien, et pendant une seconde — une microseconde de faiblesse qui me parut durer un siècle — je craignis qu'elle ne me trouve. Non pas le Roi, non pas l'Illusionniste, mais l'homme qui, jadis, avait dormi la tête sur ses genoux en rêvant de liberté.

« Sire... » murmura-t-elle. Sa voix tremblait, une dissonance insupportable dans l'harmonie froide de ma chambre haute. « On m'a dit que vous m'aviez fait appeler. »

Je ne me tournai pas vers elle. Je continuai de fixer le jardin à la française, ces arbres taillés avec une rigueur tyrannique.

« Il n'y a pas de "Sire" ici, Elara. Il n'y a qu'un trône qui a besoin de clarté. »

Je fis enfin face à elle. Mon visage était un masque de cire, poli par des semaines de dissimulation. Je vis son tressaillement. Elle cherchait désespérément cette petite cicatrice au coin de ma lèvre, ce pli de rire qui était ma signature. Mais j'avais appris à les effacer, à n'être qu'une surface plane sur laquelle le monde pouvait projeter ses espoirs de grandeur.

« Tu dois partir », dis-je, et ma voix était aussi tranchante qu'une exécution. « Pas seulement du palais. De Marignan. Du royaume. De l'histoire. »

Elle fit un pas vers moi, les mains jointes, ce geste d'imploration que je détestais car il me rappelait ma propre vulnérabilité. « Julian... c'est moi. C'est Elara. Tu ne peux pas avoir tout oublié. Les nuits sous les ponts de l'Oron, le goût du pain partagé... ce serment que nous nous sommes fait. Tu m'avais dit que ce trône n'était qu'un moyen. »

— « Ce trône est une fin en soi, Elara, l'interrompis-je avec une morgue

aristocratique. L'homme qui a fait ces serments est mort de faim et de froid il y a bien longtemps. Celui qui se tient devant toi est l'architecte d'un empire. Et un empire n'a pas de souvenirs. Il n'a que des fondations. »

C'était cynique, d'une cruauté presque savoureuse. Je sentais mon cœur battre contre mes côtes comme un oiseau en cage, mais je ne laissai rien paraître. Pour la sauver, pour me sauver, je devais l'exterminer en moi. L'amour est une impureté dans l'alliage de la couronne. Un témoin du passé est une faille dans la muraille de la légende.

« Je t'ai fait préparer une cassette », continuai-je en désignant un coffret de bois de rose posé sur la table. « Assez d'or pour acheter un duché à l'autre bout du continent. Prends-le. Change de nom. Marie-toi avec un homme qui aura le luxe d'avoir une âme. Mais si jamais je revois ton visage, si jamais ton ombre croise à nouveau celle de mon sceptre, je ne pourrai plus rien pour toi. Le Roi ne connaît pas la pitié, car la pitié est une reconnaissance de dette. Et le Roi ne doit rien à personne. »

Elle pleurait, maintenant. De grosses larmes silencieuses qui tachaient sa laine grise. C'était le dernier lien authentique qui me rattachait à l'humanité. Je les regardais couler avec une curiosité presque clinique, celle d'un dieu observant la pluie sur un monde qu'il a créé puis délaissé.

« Tu es devenu lui », cracha-t-elle dans un sanglot. « Tu es pire que le tyran que tu as remplacé. Lui, au moins, avait la décence d'être né monstre. Toi, tu as choisi de le devenir. »

— « Le choix est le privilège des hommes libres, Elara. Je suis un prisonnier de l'excellence. Pars, maintenant. »

Elle ne prit pas la cassette. Elle se détourna, son dos voûté par une douleur que toute ma pourpre ne saurait jamais compenser. Quand la porte se referma, le silence qui

retomba fut plus lourd que le plomb.

Je restai seul. Mais ce n'était pas fini. Il restait une dernière ombre à dissiper.

J'appelai d'un geste de la main mon vieux valet, l'homme qui m'avait ramassé dans le caniveau pour me transformer en ce prodige de cour. Il était le dernier à savoir. Le dernier à avoir vu l'envers du décor, les coutures grossières de mon imposture.

Il entra, son vieux visage ridé comme un parchemin où s'écrivaient les secrets de l'État.

« Elle est partie, Sire », dit-il d'un ton neutre.

« Bien. Et les registres ? »

« Brûlés. Les témoins de votre... arrivée ont été pensionnés et envoyés dans les colonies. Il ne reste que moi. »

Je le regardai avec une affection sincère, la seule que je m'autorisais encore. Il était mon créateur. Mon Gepetto.

« Toi aussi, tu es un témoin, mon vieil ami », murmurai-je.

Il comprit immédiatement. Il y eut une lueur de fierté dans ses yeux ternes. Il avait bien fait son travail : j'étais devenu le souverain parfait, celui capable de sacrifier ce qu'il a de plus cher sur l'autel de la Raison d'État.

« Le vin de Malvoisie est sur votre table, Sire. J'ai pris la liberté de le servir moi-même. »

Je savais ce qu'il y avait dans le vin. Une sortie digne. Un dernier service rendu au

royaume pour que la légende ne soit plus jamais entachée par la réalité d'une haleine humaine, d'une confiance sur un oreiller, d'un regard de complicité.

« Merci », dis-je simplement.

Il s'inclina, plus bas qu'il ne l'avait jamais fait, et se retira dans l'ombre de l'antichambre. Quelques minutes plus tard, j'entendis le bruit d'un corps qui s'affaisse doucement sur le tapis de velours.

Je ne bronchai pas. J'étais désormais le seul dépositaire du mensonge. Le dernier homme à savoir que le Roi de Marignan n'était qu'un acteur de génie jouant devant un parterre de dupes.

Je m'approchai à nouveau du miroir. Mon reflet était d'une splendeur terrifiante. Les yeux étaient secs, le port de tête impérial. Je n'avais plus de passé. Plus d'attaches. Plus de nom, si ce n'est celui que l'histoire graverait sur les monnaies.

J'avais sacrifié le Vrai. J'avais tué l'homme pour faire vivre l'idole. C'était un prix exorbitant, et pourtant, en sentant le froid du marbre sous mes doigts, je ressentis une paix souveraine. On ne peut souffrir que de ce que l'on possède encore. N'ayant plus rien à moi, pas même mon propre visage, j'étais enfin invincible.

Dehors, les trompettes retentirent. La cour m'attendait. Le peuple attendait son prodige.

J'esquissai un sourire — ce sourire magnifique et vide que j'avais tant travaillé. Je n'étais plus une marionnette. J'étais le théâtre tout entier.

« Que la représentation continue », soufflai-je au néant.

Et je sortis dans la lumière, seul comme un dieu, prêt à régner sur un monde de dupes

que j'avais moi-même déserté.

# Chapitre 10

## La Fêlure de l'Émail

**\*\*CHAPITRE : LA FÊLURE DE L'ÉMAIL\*\***

La lumière des lustres de Marignan ne m'éclairait plus ; elle me sculptait. En franchissant le seuil de la Grande Galerie, je n'étais pas un homme qui marchait, mais une procession à moi seul. Le fracas des talons sur le damier de marbre résonnait comme le métronome d'une horloge fatale. Chaque tête se courbait, chaque murmure s'éteignait, et dans ce silence de cathédrale, je savourai ma propre absence. J'étais le centre de gravité d'un système dont j'avais moi-même brisé les lois.

Pourtant, sous cette couche d'émail parfait, sous ce vernis de divinité que j'avais si méticuleusement appliqué sur les ruines de mon âme, je sentis, pour la première fois, une piqûre. Un inconfort. Rien de plus qu'un frisson, mais dans l'air raréfié des sommets, le moindre souffle de vent annonce la tempête.

Le peuple de la cour est une mer de visages flous, une masse de besoins et de terreurs que je manie par l'éclat. Mais au détour d'une arcade, mon regard percuta deux yeux qui ne cillaient pas. Deux orbes d'un gris d'obsidienne, fichés dans le visage de porcelaine de la baronne d'Andelot. À côté d'elle, le vieux marquis de Valmoré, ce fossile des règnes passés dont la mémoire était une bibliothèque de trahisons, m'observait avec une curiosité de naturaliste devant un insecte trop brillant pour être honnête.

Ils n'admiraient pas. Ils disséquaient.

Je poursuivis ma route, le sourire immuable, mais la sensation d'une lame effleurant

mon armure ne me quitta plus. Ils avaient compris. Oh, pas le détail de la supercherie — personne ne pouvait imaginer l'abîme que j'avais dû creuser pour en arriver là — mais ils avaient perçu la nature du vide. Ils voyaient que mon génie n'était pas un don, mais un calcul. Ils voyaient la couture.

C'est là que réside la tragédie de l'idole : elle ne peut supporter d'être regardée comme une œuvre d'art. Elle doit être crue comme une vérité.

Je m'arrêtai au centre du salon de Diane. Le cercle se forma autour de moi, cette chorégraphie de l'obséquiosité que je dirigeais d'un battement de cils. Salutations, bons mots, sentences définitives drapées dans une élégance désinvolte. Je jouais ma partition avec une virtuosité qui m'écœurait presque.

— Votre Grâce semble... transcendée, glissa Valmoré en s'approchant, sa voix grincante comme un parquet sec. On dirait que le monde ne vous touche plus. Est-ce là l'effet du pouvoir, ou celui d'un excellent masque ?

La cour retint son souffle. L'insolence était si fine qu'elle aurait pu passer pour un compliment auprès des imbéciles. Mais les imbéciles ne m'intéressaient plus.

— Le pouvoir n'est rien d'autre qu'un masque qui finit par devenir la peau, Marquis, répondis-je d'un ton de velours. Si vous ne voyez que l'artifice, c'est peut-être que vos yeux sont trop fatigués par les ombres du passé pour supporter la clarté du présent.

Un rire léger circula. J'avais gagné cette joute, mais la fêlure était là. Dans le regard de la baronne d'Andelot, je lus une certitude glaciale : elle cherchait la faille, le moment où l'acteur, épuisé, laisserait tomber un instant son port de tête. Elle cherchait l'homme sous le dieu, non pour le sauver, mais pour prouver qu'il saignait encore.

Une rage froide m'envahit. Comment osaient-ils ? J'avais tout sacrifié. Mon nom, mes amours, mes larmes, jusqu'à la couleur de mes souvenirs. J'étais devenu ce chef-d'œuvre de mensonge pour leur donner un ordre, une beauté, une direction. Et ces parasites, incapables de créer quoi que ce soit d'autre que des rumeurs, se permettaient de douter de la solidité de mon émail ?

Je compris alors que mon invincibilité était un leurre. On n'est jamais invincible tant qu'il reste un témoin de notre humanité, même supposée.

Le reste de la soirée fut une surenchère de tromperie. Pour chaque soupçon que je lisais dans leurs yeux, je répondais par une audace supplémentaire. On m'interrogea sur la politique du Nord ? Je bâtis, en quelques phrases, une architecture diplomatique si complexe et si brillante qu'elle les laissa étourdis, tout en sachant qu'elle reposait sur du vent. On évoqua les finances du royaume ? Je fis preuve d'un cynisme si aristocratique que même les plus avares crurent voir en moi le sauveur des coffres de l'État.

Mais l'effort était colossal. À l'intérieur, la structure grinçait. Maintenir l'illusion de la perfection demande une énergie que les mortels ne peuvent imaginer. C'est porter le ciel à bout de bras en faisant croire que c'est une plume.

Vers deux heures du matin, je me retrouvai seul avec la baronne dans une galerie retirée. Elle ne s'était pas inclinée.

— Vous jouez très bien, murmura-t-elle. Trop bien. Tout chez vous est si parfaitement à sa place que c'en est effrayant. Dites-moi, mon prince... quand vous êtes seul, devant votre miroir, qui est-ce qui vous regarde ? Est-ce que ce reflet a encore un cœur, ou n'est-ce qu'une vitre peinte ?

Je m'approchai d'elle, si près que je pus sentir le parfum de jasmin qui émanait de sa gorge. Je ne me laissai pas démonter. Mon visage resta de marbre, mais je laissai

filtrer dans mes yeux une lueur de cruauté souveraine.

— Vous cherchez un cœur, Baronne ? Quel manque de goût. Le cœur est l'organe des esclaves. Il bat, il flanche, il trahit. Ce que vous voyez en moi, c'est ce que vous n'oserez jamais être : une volonté pure. Si vous cherchez la fêlure, sachez qu'elle n'est pas en moi, mais dans votre capacité à supporter la lumière.

Elle eut un mouvement de recul. Pour un instant, l'émail avait tenu.

Je la quittai sans un regard de plus. Mais une fois rentré dans mes appartements, la porte close, je m'effondrai contre le bois doré. Mes mains tremblaient. Une sueur glacée perlait sur mon front.

Je courus au miroir. Je cherchai la fêlure. Était-ce une ride ? Une hésitation dans la pupille ? Non. Le masque était intact. L'émail brillait toujours de ce même éclat blanc et mortel.

Pourtant, je le sentais. Le doute des autres était un poison. Ils ne m'avaient pas percé à jour, mais ils avaient instauré un jeu de miroirs où je devais sans cesse devenir plus monstrueux, plus parfait, plus faux, pour ne pas être dévoré.

Je me redressai, lissant mon habit de soie. La solitude que j'avais accueillie comme une amie quelques heures plus tôt me parut soudain un désert infini. J'avais tué l'homme, oui. Mais les rivaux, eux, étaient bien vivants. Et pour les vaincre, il ne suffisait plus de régner. Il fallait les aveugler jusqu'à ce qu'ils perdent la vue.

Si le monde était un théâtre de dupes, j'allais en devenir le pyromane. S'ils voulaient voir ce qu'il y avait sous l'émail, je leur montrerais un incendie.

Je repris mon souffle. Mon visage redevint cette surface lisse et impénétrable. La fêlure était là, quelque part, invisible à l'œil nu, mais je l'entendais crier dans le

silence de la chambre.

« Que la représentation continue », m'étais-je dit.

J'aurais dû ajouter : « Que le mensonge dévore jusqu'à la dernière once de vérité. »

Car désormais, je savais qu'au moindre faux pas, au moindre aveu de faiblesse, ce ne serait pas ma chute que j'organiserais, mais mon exécution. Et je n'avais aucune intention de mourir avant d'avoir convaincu l'univers entier que j'étais le seul dieu qu'il méritait.

Demain, je serais encore plus beau. Demain, je serais encore plus vide. Et ils m'adoreront, car ils auront trop peur de ce qui se cache derrière mon silence.

# Chapitre 11

## L'Apothéose du Mirage

**\*\*CHAPITRE : L'APOTHÉOSE DU MIRAGE\*\***

Le velours pesait sur mes épaules comme la peau d'une bête morte, un fardeau de pourpre et d'hermine qui, paradoxalement, me rendait plus léger que l'air. On ne s'habille pas pour un sacre ; on s'enterre sous les symboles. À chaque pas vers le grand autel de la cathédrale de Marignan, je sentais le poids des siècles m'écraser les vertèbres, mais mon visage, ce chef-d'œuvre de porcelaine et de volonté, ne trahissait rien. J'étais devenu la surface lisse d'un lac gelé : magnifique, invitant, et mortel pour quiconque tenterait d'en briser la glace.

Le silence qui m'accueillait était plus éloquent que n'importe quelle acclamation. C'était un silence de dévotion, teinté de cette peur sacrée que l'on réserve aux miracles ou aux monstres. Pour eux, j'étais le Phénix, l'héritier miraculeux surgi des cendres d'une lignée que l'on croyait éteinte. Pour moi, j'étais le pyromane qui contemplait son œuvre, un incendiaire couronné.

Je jetai un regard circulaire sur la nef. Les ducs, les ambassadeurs, les courtisans qui m'avaient autrefois ignoré ou méprisé étaient là, prosternés dans l'ombre des piliers. Je voyais dans leurs yeux cette soif insatiable d'être trompés. Ils ne cherchaient pas la vérité ; ils cherchaient une idole assez éclatante pour leur faire oublier la médiocrité de leur propre existence. Je leur offrais le vertige. Je leur offrais l'absolu.

« Que la représentation commence », me répétai-je mentalement. Mais ce n'était plus tout à fait vrai. Une représentation suppose un acteur qui, le soir venu, retire son fard. Ce soir, il n'y aurait pas de démaquillage. L'émail avait fusionné avec l'os.

Je montai les marches du trône avec une lenteur calculée. Chaque mouvement était une calligraphie de la puissance. Derrière moi, le murmure des orgues semblait porter mon secret jusqu'aux voûtes les plus hautes, mais même Dieu, s'il existait encore dans ce temple de pierre, semblait avoir capitulé devant la perfection de mon mensonge. La fêlure — ce cri intérieur que j'entendais encore la veille — s'était tue. Non pas qu'elle fût guérie, mais elle était désormais si profondément enfouie sous les couches de ma nouvelle identité qu'elle en était devenue le cœur battant, la source d'énergie noire qui alimentait mon charisme.

L'archevêque s'avança, ses mains tremblantes soulevant la couronne de Marignan. L'or brillait d'un éclat froid, presque cruel. C'était le cercle de feu qui allait sceller ma métamorphose.

— Jurez-vous, murmura-t-il d'une voix qui semblait sortir d'un tombeau, de protéger le sang de vos ancêtres et l'honneur de ce trône jusqu'à votre dernier souffle ?

Un instant, une fraction de seconde, le spectre de celui que j'avais été — cet enfant perdu, ce roturier aux mains sales, cet usurpateur de génie — apparut devant mes yeux. Il me regardait avec une pitié infinie. Je l'étranglai d'un battement de cils.

— Je le jure, répondis-je.

Ma voix résonna, profonde, souveraine, dépourvue de la moindre hésitation. Ce n'était pas un mensonge. C'était une création. En jurant de protéger ce sang que je ne possédais pas, je le créais. À partir de cet instant, mon sang *\*devenait\** celui de Marignan par la seule force de ma volonté. La biologie est une science de roturiers ; l'illusion est la métaphysique des rois.

Lorsque le cercle d'or se posa sur mes tempes, je ressentis une décharge de froid absolu. Ce n'était pas de la joie. C'était l'apothéose du vide. À ce moment précis,

l'identité de l'homme que j'avais été s'évapora totalement. Il ne restait plus qu'une icône.

Je me tournai vers la foule. Je ne voyais plus des individus, mais une masse informe et affamée de gloire. Je levai le sceptre, et le cri qui s'éleva de leurs poitrines fut un rugissement organique, une vague de son qui vint s'échouer contre mes pieds. Ils m'aimaient. Ils m'adoraient non pas pour ce que j'étais, mais pour la perfection avec laquelle je leur renvoyais l'image de leur propre désir de grandeur.

Je descendis du trône, non plus comme un homme, mais comme le socle d'une nouvelle dynastie. Une dynastie fondée non sur la génétique, mais sur l'art pur. Le Mirage était devenu État.

En marchant vers la sortie, je croisai mon reflet dans un miroir de Venise, une immense glace encadrée de chérubins dorés. Ce que j'y vis m'arracha un sourire intérieur, d'un cynisme si pur qu'il en était presque beau. Le visage qui me regardait était d'une beauté inhumaine, d'une sérénité de marbre. C'était le visage d'un dieu qui n'aurait jamais existé.

« Tu es magnifique », pensai-je en m'adressant à cette créature de l'autre côté du tain.  
« Et tu n'es rien. »

C'était là ma victoire ultime. J'avais réussi le chef-d'œuvre absolu : une architecture de pouvoir construite sur le néant. Personne ne saurait jamais. Même si je l'écrivais, même si je le criais sur les toits, ils refuseraient de me croire. Ils avaient trop besoin de ce mirage pour accepter la nudité de la vérité. J'étais condamné à la perfection, prisonnier volontaire d'une légende que j'avais moi-même tissée.

Le cortège sortit sur le parvis. Le soleil de midi frappa ma couronne, m'entourant d'une aura aveuglante. Le peuple, massé sur la place, tomba à genoux comme une moisson fauchée par la lumière.

Je respirai l'air frais, chargé de l'odeur de la poudre et de l'encens. Une larme, une seule, perla au coin de mon œil. Les gens la virent. Ils crurent que c'était l'émotion d'un roi retrouvant son peuple. Ils y virent de l'amour, de la piété, de la noblesse.

Ils se trompaient, comme toujours.

C'était une larme de deuil pour la vérité, que je venais d'exécuter publiquement, sans que personne ne s'en aperçoive. C'était le dernier vestige de mon humanité qui s'écoulait, emporté par le vent de Marignan.

Désormais, le mensonge était la seule réalité. La dynastie de l'Illusion venait de naître, et son premier décret fut le silence. Je ne serais plus jamais seul, car des milliers de regards m'habiteraient, mais je ne serais plus jamais moi-même. J'étais le trône, j'étais le sceptre, j'étais l'éclat de l'or.

Je m'avançai vers le balcon, prêt à régner sur ce monde de dupes qui m'avait offert sa couronne parce que j'avais eu l'audace de leur dire que le vide était un trésor.

L'apothéose était complète. Le mirage était devenu soleil, et plus personne n'osait lever les yeux pour vérifier s'il brûlait vraiment.

# Chapitre 12

## Le Trône de Poussière

### \*\*CHAPITRE : LE TRÔNE DE POUSSIÈRE\*\*

La lumière décline sur Marignan, et avec elle, le dernier vestige de ma patience. De ma fenêtre haute, je regarde l'ombre des colonnes s'étirer sur la place de marbre comme les doigts d'un géant las. Ils sont là, en bas, ces milliers de visages tournés vers les balcons déserts, espérant une apparition, un signe, un reflet. Ils ne savent pas que le roi n'est plus un homme, mais une résonance. Un écho que j'ai moi-même sculpté dans le vide pour qu'ils aient quelque chose à adorer.

Trente ans. Trente ans que je porte ce masque de perfection, si lourd et si fin qu'il a fini par s'amalgamer à ma propre peau. On ne sait plus où s'arrête le simulacre et où commence le cadavre de celui que j'étais autrefois.

Le bilan de mon règne ne se compte pas en victoires militaires, ni en richesses accumulées dans les coffres de la cité. Mon trésor est plus subtil, plus vénéneux : j'ai régné sur l'invisible. J'ai gouverné les rêves, les peurs et les certitudes d'un peuple qui a préféré le réconfort d'un mensonge sublime à la nudité d'une vérité médiocre. J'ai bâti un empire sur un soupir, et cet empire tient debout par la seule force de leur aveuglement.

C'est une sensation étrange que cette domination totale. Je possède leurs esprits, je module leurs espoirs comme un luthier accorde son instrument. S'ils m'aiment, c'est parce que j'ai inventé un homme digne d'être aimé. S'ils me craignent, c'est parce que j'ai projeté l'ombre d'un dieu vengeur sur les murs de leurs chambres à coucher. Mais dans cette salle du trône où je me tiens maintenant, entouré de velours pourpre

et de dorures qui ne brillent que par habitude, je sens la poussière.

Tout est poussière.

La poussière des serments que j'ai prononcés sans y croire. La poussière des visages de ceux que j'ai aimés et que j'ai dû écarter, car l'intimité est l'ennemie jurée de l'illusion. On ne peut pas être un astre et avoir des amis. On ne peut pas être le Soleil de Marignan et avoir une main qui tremble dans une autre main. Pour que le mirage soit parfait, il fallait que je sois seul. Absolument. Radicalement.

Je me souviens de cette larme, le jour du sacre. Ils y ont vu de la piété. J'y ai vu, avec une lucidité qui me hante encore, l'exécution de mon âme. Ce jour-là, j'ai compris que le pouvoir n'était pas un privilège, mais un suicide lent. Pour devenir le Symbole, je devais cesser d'être le Sujet.

Aujourd'hui, je déambule dans mes galeries comme un fantôme dans sa propre demeure. Mes courtisans me saluent avec une dévotion qui me donne la nausée. Ils s'inclinent devant une robe de soie, devant un sceptre de jade, devant un silence étudié. Parfois, j'ai envie de hurler, de briser une urne précieuse, de les gifler jusqu'au sang pour voir s'ils réagiront à l'homme ou s'ils interpréteront mon accès de rage comme une "colère divine" nécessaire à l'équilibre de l'État. Je sais déjà la réponse. Ils trouveraient une métaphore à ma folie. Ils sont devenus les architectes de leur propre prison dorée.

Ma solitude n'est pas celle d'un ermite, elle est celle d'un acteur qui ne peut plus quitter la scène, même quand le théâtre est vide et que les chandelles se sont éteintes. Les gens voient l'éclat, je sens le froid. Ils voient la puissance, je sens l'inanité. Chaque décret que je signe, chaque loi que j'impose, n'est qu'un coup de pinceau supplémentaire sur une toile qui cache le néant.

J'ai tout réussi, et c'est là ma défaite la plus amère.

J'ai créé un monde où la vérité n'a plus de valeur d'échange. Les gens de Marignan ne veulent plus savoir si le blé manque ou si les frontières vacillent ; ils veulent que je leur dise que nous sommes éternels. Et je le leur dis. Avec une éloquence qui me dégoûte, avec un charisme qui est devenu ma cellule de haute sécurité. Je leur offre des fêtes grandioses, des défilés de soie et de fer, des discours qui font vibrer les poitrines. Et pendant qu'ils jubilent, je sens le trône s'effriter sous moi. Ce n'est pas du marbre. Ce n'est pas de l'or. C'est une accumulation de cendres, de petites trahisons quotidiennes envers soi-même, de renoncements dissimulés sous des adjectifs nobles.

L'illusion est une maîtresse exigeante. Elle ne tolère aucune distraction. Elle a dévoré ma jeunesse, mes désirs, mes doutes. Elle a remplacé mon cœur par un mécanisme d'horlogerie qui bat au rythme de l'étiquette.

Il y a des soirs où je regarde mes mains. Elles sont pâles, soignées, ornées de bagues dont le poids m'épuise. Ce sont les mains d'un roi, disent-ils. Ce sont les mains d'un homme qui n'a plus rien touché de réel depuis des décennies. Ni la terre, ni la sueur, ni la peau sincère d'une femme qui ne chercherait pas une faveur derrière un baiser. Tout est transaction. Tout est représentation.

Marignan est une merveille de verre. Magnifique, transparente, mais d'une fragilité absolue. Il suffirait d'un mot vrai, d'un seul éclat de franchise, pour que tout ce palais de certitudes vole en éclats. Mais je ne prononcerai pas ce mot. Par orgueil, peut-être. Par pitié pour eux, sans doute. Ils ne survivraient pas à la découverte du vide que j'habite. Ils ont besoin de leur idole pour ne pas voir leur propre insignifiance.

Alors, je me redresse. Je lisse ma tunique. Je vérifie dans le miroir que mon expression est exactement celle qu'on attend : un mélange de sagesse millénaire et de bienveillance distante. Le "Regard de Marignan". Une construction géométrique de mes muscles faciaux.

Je m'avance vers le balcon. La foule m'attend. Le grondement de leur amour monte vers moi comme une vapeur étouffante. Ils vont crier mon nom, ce nom qui ne m'appartient plus, ce nom qui désigne désormais une institution, une marque, un mensonge collectif.

Je vais lever la main. Ils vont se taire. Je vais leur dire que tout va bien, que l'avenir est radieux, que nous sommes les maîtres du destin. Et ils me croiront, parce que le contraire serait insupportable.

Je suis le Roi de Poussière, régnant sur un empire de vent. L'apothéose est complète, en effet. Plus personne n'ose lever les yeux pour vérifier si le soleil brûle vraiment, car ils ont tous trop peur de découvrir qu'il n'est qu'une lanterne de papier, agitée dans le noir par un homme qui aurait seulement voulu être aimé pour ce qu'il n'est pas.

Le rideau se lève encore une fois. La pièce doit continuer. Jusqu'à ce que la poussière recouvre enfin le dernier acteur, et que le silence, le vrai, reprenne ses droits sur Marignan.

# Chapitre 13

## L'Éternité du Mensonge

Le fer de la rambarde est froid sous mes doigts, une morsure glaciale qui me rappelle que je suis encore de chair, alors que tout autour de moi n'est déjà plus que pierre et symbole. Devant moi, Marignan s'étend comme une bête repue, ses mille lumières scintillant dans le crépuscule. Et ce bruit... ce grondement sourd, organique, qui monte des places publiques. C'est le son de l'adoration, le plus redoutable des poisons.

Je redresse l'échine. Le velours lourd de mon manteau pèse sur mes épaules comme le cadavre d'un jumeau que je serais forcé de porter à jamais. Je m'avance dans la lumière des torches. Le silence qui s'abat instantanément est plus terrifiant que n'importe quelle clameur ; c'est le silence du sacré, celui que l'on réserve aux dieux ou aux monstres.

Je lève la main. Un geste lent, mesuré, calculé pour que chaque observateur, du premier rang des gardes jusqu'au dernier mendiant au fond de l'avenue, y lise la sérénité d'un destin accompli. Ma voix, portée par l'acoustique parfaite de la place, s'élève sans trembler. Je leur parle de gloire, de pérennité, de ce « Grand Œuvre » que nous aurions prétendument bâti ensemble. Je mens avec une dévotion presque religieuse. Je leur offre le miroir de leurs propres désirs, et ils s'y contemplent avec une gratitude qui me donne la nausée.

Ils ne voient pas l'homme qui se meurt sous l'armure de parade. Ils ne voient pas les doutes qui ont rongé mes nuits, ni les trahisons qui ont pavé chaque marche de ce trône. Ils voient le Roi-Soleil de Marignan, l'architecte de l'illusion, celui qui a transformé une cité en ruines en un empire de façade. Et c'est ainsi que cela doit être.

La vérité est une infirmité que les peuples ne pardonnent jamais à leurs maîtres.

\*\*\*

Quelques heures plus tard, le tumulte s'est éteint. Je suis de retour dans l'ombre de mes appartements privés. Ici, l'apparat s'effondre. Les bougies se consomment, l'air est lourd de l'odeur de la cire et de la maladie que les médecins s'obstinent à nommer « fatigue de l'État ».

Je m'écroule dans mon fauteuil de cuir. Ma main, celle-là même qui dictait des décrets universels il y a peu, tremble désormais de façon pathétique. Je contemple le portrait qui trône au-dessus de la cheminée. C'est moi, tel que l'Histoire se souviendra de moi : le regard d'acier, le menton haut, drapé dans une éternité de pigment et de vernis. Ce n'est pas moi. C'est l'Autre. Celui qui va me survivre.

Je sens la fin approcher. Elle n'a rien de la tragédie épique que j'ai mise en scène pour mes sujets. C'est un glissement lent, une démission des organes, un froid qui remonte des pieds vers le cœur. Je suis seul. L'aristocrate que je suis a toujours su que la solitude est le prix de la souveraineté, mais je ne me doutais pas qu'elle serait si... silencieuse.

Mon premier ministre, cet homme dont j'ai fait la fortune et qui attend déjà derrière la porte que mon dernier souffle libère ses ambitions, entrera bientôt. Il fera appeler les chroniqueurs. Il fera sonner les cloches. Et il commencera à sculpter le mensonge final.

Il dira que je suis mort en prononçant le nom de Marignan. Il dira que mon dernier regard a cherché l'horizon, comme pour protéger encore mes frontières. Il écrira des mots que je n'ai jamais dits, attribuera à mon règne des vertus que j'ai toujours méprisées : la justice, la bonté, le sacrifice.

Et le monde le croira. C'est là ma plus grande réussite, et ma plus profonde amertume.

J'ai passé ma vie à construire une cathédrale de faux-semblants. Chaque pierre de cet empire est un compromis, chaque loi une ruse, chaque victoire un arrangement avec la réalité. J'ai gouverné par l'image, conscient que la perception est la seule monnaie qui ait cours dans ce bas monde. Mais en mourant, je réalise que je suis devenu prisonnier de mon propre chef-d'œuvre. Je ne peux même pas m'offrir le luxe d'une fin authentique. Si je criais ma douleur, si je confessais mes crimes, on dirait que c'est une métaphore. Si je pleurais de peur, on dirait que c'est une pluie divine de compassion.

L'Histoire n'est pas le récit de ce qui a eu lieu ; c'est le triomphe de la version la plus supportable.

Je sens mon souffle se raccourcir. Le décor de ma chambre commence à se dissoudre. Les tentures de soie ne sont plus que des lambeaux de brume. Seule demeure cette certitude souveraine : mon nom va devenir une prison de marbre. On érigera des statues à mon effigie, on enseignera mes « principes » dans les écoles, on citera mes discours de propagande comme des sources de sagesse éternelle. L'homme que j'étais, avec ses mesquineries, ses désirs avortés et sa lassitude infinie, s'évapore déjà dans le néant.

C'est le dernier acte. Le plus cruel.

Je laisse derrière moi un héritage de vent, mais un vent si puissant qu'il fera tourner les moulins de la pensée pendant des siècles. Je meurs dans le mensonge, pour le mensonge, et par le mensonge. Et Marignan continuera de briller, non parce qu'elle est grande, mais parce que j'ai convaincu ses habitants que l'obscurité n'existait pas.

Une dernière fois, je ferme les yeux. Je n'entends plus le grondement de la foule,

seulement le battement erratique de mon propre cœur, ce petit tambour fatigué qui s'apprête à rendre les armes.

Que la poussière recouvre Marignan. Que le silence reprenne ses droits. Mais je sais bien que même le silence, après moi, sera interprété comme une parole sacrée. Il n'y a pas d'issue. Le masque a dévoré le visage. L'illusion a mangé le monde.

L'éternité m'attend, et elle a le visage de cette imposture que j'ai si soigneusement polie. C'est ma punition, et mon triomphe. Je m'éteins enfin, roi d'un empire de papier, laissant à la postérité la clé d'un palais qui n'a jamais existé.

Le rideau tombe. Ne restera que l'encre des scribes. Et l'encre, contrairement au sang, ne sèche jamais tout à fait ; elle continue de réécrire les morts jusqu'à ce qu'ils deviennent des légendes parfaites, lisses, et définitivement déshumanisées.

Je suis le Mensonge. Je suis Marignan.  
Et pour cela, je serai immortel.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Le Trône de Marignan : L'Art de l'Illusion"*

Une œuvre écrite par Anonyme (Ghostwritten)

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)